

L'Enfant des Soldanelles

Du même auteur chez À vue d'œil :

Retour à Belle Étoile

Les Sœurs Ferrandon

Et le ciel se refuse à pleurer...

Gérard Glatt

L'Enfant des Soldanelles



© Presses de la Cité, un département de Place
des éditeurs, 2019

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0335-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Je dois ce livre à mes parents

*à Jean-Claude,
à notre adolescence partagée*

*et à Madeleine,
parce que sans elle,
pas plus que les précédents,
il n'aurait pu exister*

J'avais treize ans, j'ai été malade [...], quelque chose du côté des poumons, je ne sais pas trop quoi qui tenait de la primo-infection pulmonaire et de la pleurésie. Après quelques semaines, [...] on décida de m'envoyer à Chamonix. Et ce fut la révélation.

Pierre-Jean Remy,
de l'Académie française
Préface à *Portraits de guides*,
de Roger Frison-Roche

Avant-propos

J'ai passé six mois à Chamonix, un hiver et un printemps, du 27 décembre 1952 au 30 juin 1953. Je n'avais pas encore neuf ans. C'était aux Soldanelles, un préventorium. Pierre-Jean Remy, de l'Académie française, y séjourna également en 1951. Pour des raisons semblables aux miennes. Dans sa préface à *Portraits de guides*, de Roger Frison-Roche, outre la révélation que fut pour lui Chamonix, de son séjour aux Soldanelles il conserva, ce sont ses mots : « ... un peu la nostalgie d'une manière de paradis perdu... ». Le préventorium, alors composé de trois chalets, a été rasé aux alentours des années 1980. Inutile d'y aller voir. À la place, une résidence assez luxueuse a été construite. Un chemin tout proche porte cependant le même nom. En 1953, à la tête des Soldanelles : le docteur Aulagnier et son épouse. Elle, des plus effacées comme souvent les femmes à cette époque. Et lui, l'être le plus affable qui fût pour les parents

qui lui confiaient leur enfant, et le plus à l'écoute, tel un père, pour les enfants dont il prenait la charge. Le docteur Aulagnier, selon ce que m'a appris Christine Boymond Lasserre, guide conférencière à Chamonix, est mort en 1972. Longtemps, j'ai considéré que je lui devais ma santé recouvrée. Je l'ai pensé, et chaque jour, tandis que l'âge avance, je le pense plus fort encore... Qu'il sache, là où il est, qu'il m'a fallu du courage pour écrire ce livre, à ce point qu'il m'a éprouvé nerveusement et physiquement ; et sache que je ne regrette rien tant est grande la gratitude que je lui dois et lui devrai toujours d'être encore de ce monde...

Ce livre est-il un roman ? un roman plutôt qu'un récit ? ou tout bonnement mon histoire, comme Guillaume le revendique quelque part ? Peut-être, au fil des pages, le lecteur se posera-t-il ces questions ? Des questions qui mériteraient sans doute des réponses... Alors pourquoi différer et les remettre à demain, ces réponses que j'ai là, auxquelles j'ai donné la forme symbolique du roman et qui n'attendent que d'être dites ? Parce que, oui, mon histoire est dans

ces pages. Elle est là, telle que je l'ai voulue ; elle est là, mais pas toute. Pour une simple raison, tout d'abord. C'est que je n'en évoque qu'une trentaine d'années, ces années qui ont couru de 1944 à 1974, tandis qu'en ce mois d'avril 2018, j'y mets le point final. Quarante-quatre années se sont donc écoulées et, du chemin, depuis, j'ai eu le temps d'en parcourir. À cette raison, une autre s'imposait à moi : Je voulais écrire un roman ; le roman de l'initiation parfois douloureuse, toujours subie, de l'enfant, bientôt devenu adolescent, puis adulte. Du passage d'une vie à une autre. D'expériences humaines à d'autres. C'est pourquoi cette histoire, mon histoire, est aussi, est surtout immensément rêvée. Car le cauchemar est aussi un rêve. Une convention comme une autre... Certes, nombre de pages, comme la relation de ce séjour à Chamonix, relèvent davantage du récit que du roman. Comme la découverte éblouie, par Guillaume, l'enfant que j'étais à douze, treize ans, de cette ferme abandonnée, au Bréau, près d'Auxerre. Ou cette espérance un peu folle, sous une forte pluie, de ce miraculeux ami – mes jambes, aujourd'hui, en tremblent

encore – dont l'ombre mouvante sur les murs d'une chambre m'assurait qu'elle ne serait pas vaine. De nombreux autres passages pourraient être cités, mais ce serait altérer la lecture de ce livre où l'imaginaire, comme une nécessité littéraire, l'emporte malgré tout et de loin sur les faits. De mes principaux personnages, pour plus de distance, j'ai changé les prénoms. L'un est devenu Guillaume, et j'ai nommé l'autre Augustin. Des frères de Guillaume également, Etienne et Benoît, mes deux frères. Mais des autres personnages, qu'il s'agisse des parents de Guillaume ou de ceux d'Augustin, j'ai tout conservé de la personnalité de chacun, de leurs joies comme de leurs tristesses.

Ces derniers mots encore : le soir du 2 avril 1974, j'étais à Chamonix, dans le salon de l'hôtel Gourmets & Italy, rue du Lyret. Mariés trois jours plus tôt, le 30 mars, Madeleine et moi regardions *L'Homme de Kiev* à la télévision. Ce soir-là, je m'en souviens, un saint-bernard était couché à nos pieds. Il s'appelait Lord, et Lord, de temps à autre, entre de longs et profonds soupirs, levait les yeux comme pour s'assurer

que nous étions toujours là... Depuis lors, nous n'avons cessé d'être deux... Chamonix, c'était aussi notre premier voyage. Et pour moi, le sentiment d'offrir le plus beau cadeau qui fût : mon cœur battant.

Rueil-Malmaison, le 3 avril 2018

Première partie

Guillaume

1

L'histoire de Guillaume avait commencé le 27 décembre 1952, un peu à la manière d'un conte, bien qu'il fût né le 2 juillet 1944, un dimanche matin, avec la pluie.

Ce 27 décembre 1952, il avait donc huit ans et demi.

Il ne savait pas encore ce que c'était que la montagne ; ses premières vacances, en 48 ou 49, il les avait passées au bord de la mer, en Normandie ; aussi, malgré l'inquiétude qui lui serrait la poitrine à l'idée de rester six mois loin des siens, perdu au milieu de gens qu'il ne connaissait pas, c'était plein d'impatience qu'il attendait, à chaque instant, après chaque virage, que surgissent devant lui ces fameuses aiguilles dont on lui avait tant parlé : les aiguilles de Chamonix, que dominait, depuis la création du monde, superbe, immuable, le mont Blanc.

Le train s'arrêta dans un crissement assourdissant.

Il devait être 9 heures.

Etienne, le frère aîné de Guillaume, descendit le premier ; leur mère lui tendit les bagages, puis elle descendit à son tour ; et elle se tourna vers Guillaume qui, les lèvres tremblantes, lui sauta sans hésiter dans les bras.

En sortant de la gare, sous un soleil éclatant, Chamonix était blanche – la gorge serrée, respirant à peine, Guillaume n'avait rien trouvé de mieux pour la qualifier –, et elle brillait, aveuglante, presque agressive, surtout ses toits que recouvrait une épaisse couche de neige.

À présent, Guillaume avait des larmes dans les yeux.

Mais pouvait-il en être autrement ?

À l'idée qu'on l'abandonne, de rester là, tout seul, entouré d'inconnus, quel enfant de son âge n'aurait pas été ce même jour, comme il l'était, en aussi grand désarroi ? Quel enfant aurait pu imaginer que, six mois plus tard, au moment où sonnerait l'heure de repartir, au début de l'été suivant, ses yeux s'embueraient une nouvelle fois, mais pour une tout autre raison ? Quel